

Les travaux sociologiques consacrés au corps ont montré depuis longtemps que les usages du corps varient fortement en fonction du sexe des individus et que ces différences se constituent dès l'enfance (Détrez 2002). À l'âge de l'école primaire, elles s'observent de manière particulièrement nette dans deux domaines : le sport et le travail de l'apparence (Court 2010). Les filles et les garçons de cet âge ne pratiquent, en effet, pas les mêmes activités sportives et ils ne les pratiquent pas de la même façon (Davisse 2006). Ils n'expriment en outre pas le même intérêt pour

les vêtements, les bijoux, le maquillage et la coiffure (Vincent 2001).

Curieusement, les sociologues se sont peu interrogés sur les processus de socialisation qui engendrent de telles conduites. Si les différences qui s'observent entre les sexes en ce qui concerne les manières de traiter son corps et d'en user peuvent être analysées, à un niveau macrosociologique, comme un produit de la position dominée que les femmes occupent dans la société (Guillaumin 1992 ; Bourdieu 1998 ; Young 2005), il reste toutefois à examiner, à un niveau plus microsociologique, où et comment ces différences se constituent. Pour cela, il convient de s'interroger sur le travail de socialisation effectué par la famille, l'école et les pairs, mais il est également nécessaire d'analyser la façon dont les usages du corps sont représentés dans les produits culturels destinés aux enfants. Comme l'ont montré de nombreux travaux, des supports tels que les livres et la presse contribuent, en effet, de façon importante à la construction des différences entre garçons et filles en diffusant dans leurs pages des modèles de conduites sexués (Brugeilles *et al.* 2002 ; Dafflon Nouvelle 2002 ; Détrez 2005 ; Épiphanie 2007).

L'objectif de cet article est d'analyser les prescriptions formulées au sujet du sport et du travail de l'apparence dans un segment particulier de la presse pour enfants, celle qui s'adresse spécifiquement aux filles. Cette presse destinée aux filles existe en France depuis la fin du XIX^e siècle. Elle a disparu à la fin des années 1960, au moment où s'est développée une presse éducative soucieuse de mixité, puis elle est réapparue à la fin des années 1990. En parallèle, aucun titre n'a été créé à destination exclusive des garçons. Un mensuel de ce type — intitulé *Hugo et Lucas* — a paru en 2003, mais seulement pendant quelques mois¹.

De manière plus précise, nous nous proposons d'étudier ici deux magazines relevant de ce segment de presse, *Julie* et *Witch Mag*². Ces deux mensuels s'adressent à la même tranche d'âge

¹ Cette information est donnée par Corinne Destal : www.grem.org/web10106/website/doc/presse_fillette.doc.

² Ces deux magazines ont déjà fait l'objet d'études réalisées par des chercheurs en sciences de l'information et de la communication (Bruno 2001 ; Destal 2006). Par rapport à ces recherches, la spécificité de notre travail est de s'intéresser

(les 8-13 ans) et offrent des contenus qui se recouvrent en grande partie. Tous les deux publient ainsi des articles proches de ceux que l'on trouve dans les magazines féminins pour adultes : des pages de mode, des conseils de beauté, un courrier des lectrices fortement orienté autour des questions sentimentales et des tests 'psychologiques'. En même temps, ces deux magazines présentent l'intérêt d'occuper des positions différentes dans le champ de la presse pour enfants et préadolescents. *Witch Mag* et *Julie* se caractérisent en effet par des projets éditoriaux distincts et leur comparaison permet donc de faire apparaître un certain nombre de variations relatives aux usages du corps qui y sont prescrits.

uniquement aux représentations du sport et du travail de l'apparence, et de les étudier de manière approfondie.

Les représentations de la pratique sportive

Si *Julie* et *Witch Mag* proposent à leurs lectrices des modèles de conduites différents en ce qui concerne le travail de l'apparence, ils leur prescrivent également des usages du corps différents dans le domaine sportif. La place faite au sport et les discours tenus aux filles au sujet de cette pratique varient en effet fortement entre les deux magazines.

Dans *Witch Mag*, la pratique sportive est quasiment inexistante. Le magazine ne possède pas de rubrique consacrée au sport et les articles évoquent très peu cette pratique. Dans les

situations de la vie quotidienne qui sont décrites — et qui sont censées être proches de celles que vivent les lectrices — le sport n'est presque jamais mentionné. (Une seule fois, dans un test intitulé « As-tu du caractère ou mauvais caractère ? », l'une des situations proposées est : « *Tes parents insistent pour t'inscrire en danse plutôt qu'en judo.* ») Les héroïnes de fiction sont, quant à elles, rarement représentées en train de faire du sport, et quand elles le sont, c'est exclusivement dans deux sports très fortement féminisés : la danse et l'équitation.

Julie, en revanche, publie une rubrique « Sport » dans la plupart des numéros. L'objectif de cette rubrique est de faire découvrir aux lectrices différentes activités sportives et de susciter chez elles l'envie de les pratiquer. Les articles sont construits le plus souvent autour d'un reportage qui met en scène l'initiation d'une fille de l'âge des lectrices à un sport par une fille du même âge ou par une femme adulte qui pratiquent elles-mêmes ce sport depuis plusieurs années et qui sont souvent des championnes. La présence de cette rubrique « Sport » dans *Julie* est à mettre en relation avec la visée 'éducative' de ce magazine. Par définition, la presse 'éducative' a en effet pour projet de favoriser le 'bon' développement de l'enfant, et ce 'bon' développement est défini aujourd'hui de manière dominante comme un développement équilibré du corps et de l'esprit, qui suppose en particulier la pratique régulière d'une activité physique ou sportive, pour les garçons comme pour les filles (Davisse 2006)¹¹.

Étant donné les stéréotypes relevés précédemment au sujet du travail de l'apparence, on aurait pu s'attendre à ce que *Julie* ne présente dans cette rubrique que des sports pratiqués ou désirés de façon quasi exclusive par les filles. Or ce n'est pas le cas. Dans les numéros de l'année 2007, *Julie* consacre, certes, plusieurs articles à des sports pratiqués massivement par des filles ou des femmes — la GRS¹², les claquettes, la voltige à cheval, le yoga, l'équitation, la gymnastique d'entretien — mais il présente aussi des sports plus mixtes, et même des sports pratiqués

¹¹ Dans un travail historique sur *La semaine de Suzette*, Marie-Anne Couderc indique que ce magazine destiné aux filles de la bourgeoisie invitait ses lectrices à pratiquer une activité physique régulière dès les années 1930 (Couderc 2005).

¹² Gymnastique rythmique et sportive.

majoritairement par des garçons — le surf, le ski nautique, l'escalade, le rugby, le judo, et enfin les sports collectifs¹³. À l'instar de ce que Sylvie Cromer, Carole Brugeilles et Isabelle Cromer (2008) observent au sujet des représentations des rôles domestiques dans la presse d'éveil, il n'est pas impossible que cet équilibre résulte d'une « tentative de contrôle du sexisme » de la part des rédacteurs de *Julie*.

Si les stéréotypes de genre n'apparaissent pas en ce qui concerne les sports présentés aux lectrices, ils sont en revanche très visibles dans ce qui est dit sur les modalités de la pratique sportive féminine — très exactement dans ce qui est dit sur les filles qui font du sport. La rubrique « Sport » de *Julie* propose d'abord une représentation stéréotypée du rapport que les filles entretiennent à leur propre corps. Les filles 'novices' en sport, qui sont initiées par une sportive 'experte', sont ainsi présentées à plusieurs reprises comme douillettes. Dans l'article sur l'escalade, la novice se plaint, par exemple, de ce que ses chaussons sont trop petits. Dans l'article sur le yoga, elle se plaint de la même façon de la douleur liée aux étirements. Les filles novices expriment en outre systématiquement une appréhension *a priori* à l'idée de faire du sport. Elles craignent de chuter, de boire la tasse, de se noyer, de se blesser, de prendre des coups. Certaines des sportives confirmées disent elles aussi qu'elles avaient peur quand elles ont débuté, laissant entendre de cette façon qu'il est normal d'éprouver de l'appréhension quand on débute un sport et qu'on est une fille¹⁴. Même quand elles n'ont pas peur, les sportives restent néanmoins prudentes. Dans quasiment tous les articles, l'experte engage la novice à ne pas prendre de risques et lui dispense des conseils pour protéger son corps — mettre un protège-dents pour faire du rugby, se couper les ongles quand on fait du judo pour éviter de se griffer, faire ses étirements en ne tirant « *ni trop fort ni trop brutalement, sinon... gare au claquage* ».

¹³ L'une des histoires publiées dans la rubrique « Lecture » fait également le récit d'une fille qui souhaite faire du judo et se bat (avec succès) pour imposer ce choix à ses parents qui préféreraient qu'elle fasse de la danse.

¹⁴ Sur ce thème de la peur, les discours de *Julie* ne sont toutefois pas complètement uniformes. Dans deux articles (sur les douze analysés), la sportive confirmée indique explicitement qu'elle n'a pas peur de faire ce qu'elle fait.

Plus globalement, cette rubrique « Sport » offre aussi une image convenue du rapport que les filles (et les femmes) entretiennent à la pratique sportive. Si *Julie* propose à ses lectrices des modèles de filles et de femmes championnes dans différents sports (et la présence de tels modèles dans les supports culturels destinés aux enfants est tellement rare que ce fait mérite d'être souligné), ces championnes tiennent au sujet de leur réussite sportive des discours finalement tout à fait conformes aux stéréotypes de genre. Toutes, d'abord, expliquent que si elles ont atteint le niveau qui est le leur, c'est grâce à leur travail, à leur application, à leur sérieux. Les sportives novices sont d'ailleurs elles aussi systématiquement représentées comme des filles sérieuses et soucieuses de bien faire, qui « *se concentrent* » et « *s'appliquent* » pour réussir les exercices proposés par la fille ou la femme experte. Ensuite, ces dernières ne parlent jamais de leurs performances et n'expriment jamais leur plaisir de gagner. La dimension compétitive du sport est du reste totalement absente dans la rubrique « Sport » de *Julie*. Alors que neuf des douze sports présentés se pratiquent en compétition, cet aspect-là de la pratique n'est jamais évoqué. Par exemple, dans l'article sur le judo, rien n'est dit sur la possibilité de participer à des compétitions, alors que l'article donne des détails très précis sur d'autres aspects de la pratique — sur ce qu'est un *dogi* par exemple, dont on apprend qu'il est « *en coton blanc très épais pour bien attraper ton adversaire et effectuer des prises bien fermes sans [le] déchirer* ». Les sportives expertes sont en revanche régulièrement présentées comme des filles et des femmes solidaires, qui s'entraident les unes les autres. Lucie, la fille qui initie à la GRS, déclare ainsi que si elle aime manipuler ses « *engins* » et « *plier [s]on corps dans tous les sens* », elle aime « *surtout* », « *retrouver [s]es copines* » parce qu'avec elles « *on s'amuse bien, on s'encourage et, surtout, on se soutient* ».

Cette représentation stéréotypée de la pratique sportive au féminin n'apparaît pas dans *Okapi*, magazine généraliste publié par la même maison d'édition que *Julie*, mais destiné à un public mixte¹⁵. Tout au contraire, *Okapi* offre à ses lecteurs et à ses

¹⁵ *Astrapi*, *Le Journal de Mickey* et *Picsou magazine* ne comportent pas de rubrique consacrée au sport.

lectrices une image résolument mixte du sport. Une rubrique intitulée « Rencontre sport », qui paraît dans environ la moitié des numéros, brosse en effet le portrait d'un sportif ou d'une sportive de haut niveau, en publiant un nombre équivalent de portraits d'hommes et de portraits de femmes, en présentant des sportives qui pratiquent des sports mixtes (comme l'athlétisme ou le tennis) et surtout en les décrivant clairement comme des championnes, fières de leurs performances et désireuses de les améliorer. En ce qui concerne les représentations de la pratique sportive, *Julie* se distingue donc à la fois de *Witch Mag* et d'*Okapi*. À un premier clivage, qui oppose, au sein de la presse pour filles, un magazine s'adressant à des lectrices de classes moyennes, à un autre destiné à des filles de milieux plus populaires, se superpose un second clivage, qui oppose cette fois-ci, à l'intérieur de la presse éducative, un magazine fondé sur un projet d'éducation non sexuée, à un autre fondé, au contraire, sur l'idée qu'il est légitime de promouvoir auprès des filles des modèles de conduites spécifiques.

* *

*

Les usages du corps prescrits dans les produits culturels destinés aux enfants jouent un rôle certain dans la « *féminisation du corps des filles* » — comme, du reste, dans la « *masculinisation du corps des garçons* » (Bourdieu 1998). L'étude menée ici montre ainsi que les modèles de conduites proposés dans la presse féminine enfantine au sujet du sport et du travail de l'apparence sont très stéréotypés. Dans les deux magazines étudiés, les filles sont à la fois encouragées à se préoccuper de leur apparence et invitées à faire du sport selon des modalités socialement définies comme féminines — en pratiquant la danse ou l'équitation dans *Witch Mag*, en étant prudentes, en faisant preuve de sérieux et en se désintéressant de la compétition dans *Julie*.

Cependant, une analyse détaillée montre aussi que ces modèles ne sont pas strictement identiques les uns aux autres. Ils reflètent en effet des habitudes corporelles caractéristiques de classes sociales différentes. En forçant un peu le trait, on pourrait dire que les lectrices de *Julie* sont invitées à adopter des usages du corps

caractéristiques des femmes de classes moyennes bien dotées en capital culturel (consacrer une part relativement élevée de leur budget aux vêtements, aux cosmétiques et aux accessoires, avoir une alimentation conforme aux normes diététiques dominantes, exercer un contrôle strict sur leur poids, pratiquer une activité physique régulière), tandis que les lectrices de *Witch Mag* sont invitées à user de leur corps selon des modalités qui s'observent plus souvent chez les femmes de milieux populaires. À sa manière, cette étude des usages du corps prescrits dans la presse féminine pour enfants constitue ainsi une illustration de « *la façon dont la socialisation sexuée se diffracte selon l'appartenance de classe* » (Darmon 2006). Elle permet de rappeler que la socialisation de genre se conjugue étroitement avec la socialisation de classe (Passeron, Singly 1984), autrement dit que les enfants ne sont pas invités à devenir (ou, de façon plus précise, à se conduire comme) des filles ou des garçons *en général*, mais bien à devenir (c'est-à-dire à se conduire comme) des filles et des garçons *de leur classe sociale*.

